Publication de la  Société slave de Paris.

# LA POLOGNE

## JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
**DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.**

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.

**Pour Paris :**

| | |
|---|---|
| Trois mois. . . . . . . . . . . | 1 fr. 25 |
| Six mois. . . . . . . . . . . | 2 50 |
| Un an . . . . . . . . . . . . . | 5 » |

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

**Pour la Province et l'Etranger :**

| | |
|---|---|
| Trois mois . . . . . . . . . . . | 2 fr. 50 c. |
| Six mois . . . . . . . . . . . | 5 » |
| Un an . . . . . . . . . . . . . | 10 » |

On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

*N. B.* Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

2e Année. — Numéro 12. — 12 Août 1849.

### De l'attitude actuelle des Ottomans.

Les agents russes qui depuis vingt ans sèment les idées républicaines en Moldavie, Valachie, Serbie et Turquie, dans l'espérance d'y récolter l'anarchie, voient aujourd'hui, à leur grand désespoir, que la semence a prospéré au delà de toute attente. Il n'y a plus dans les principautés qu'un concert de haine contre le despotisme. L'impatience du joug russe est surtout au comble. Le nom de Bem et les appels à la guerre de l'indépendance roumaine ne retentissent pas avec moins de force dans les principautés que dans la Transylvanie elle-même. Il suffirait d'un léger secours, d'un noyau d'armée envoyé par les Hongrois en Valachie, pour y mettre aussitôt en feu tous les éléments inflammables, et pour joindre à l'insurrection hongroise une vaste insurrection de tous les pays de langue roumane où pèse l'oppression moscovite.

Dans ce cas, qu'il est facile de prévoir, que fera, que devra faire la Porte? Son devoir nous paraît tracé depuis longtemps. Sa ligne de conduite est d'ailleurs la plus simple du monde : elle se réduit à laisser faire ses vassaux chrétiens, et à les soutenir efficacement dès qu'ils l'appelleront pour s'affranchir, et pour affranchir la Porte elle-même des entraves d'un protectorat étranger. Sans doute, au point de vue des traités, la position de la Porte est délicate. L'année dernière, quand la révolution éclata chez les Roumains, la Porte avait pris une noble attitude ; elle sympathisait avec le mouvement national, qu'elle voyait, non à tort, dirigé tout entier contre le protectorat russe. L'hospodar de Moldavie, l'odieux concussionnaire Michel Stourdza, n'avait trouvé contre l'indignation publique d'autre appui que les Russes, qui, conduits par le général Duhamel, vinrent à son appel occuper la Moldavie. La Porte néanmoins ne tarda pas à se venger honorablement des intrigues de Stourdza; elle osa, vers la fin de mai dernier, le destituer de l'hospodariat. Le prince déchu dut se faire escorter par des cosaques pour échapper à la fureur du peuple, qui le poursuivit de ses huées et de ses malédictions jusqu'à la frontière. La Porte montra dans sa conduite le même libéralisme, lors de l'explosion valaque. Plus heureux cette fois, les patriotes roumains réussirent à renverser eux-mêmes l'hospodar, et à fonder à Bukarest un gouvernement provisoire, dans l'attente du concours et de la sanction de la Porte. Le commissaire ottoman, Suleïman-Pacha, envoyé pour constater l'état des choses, eut le bon esprit de se poser en conciliateur. Sur sa demande, le gouvernement triumviral se transforma en une lieutenance princière. Tout marchait à souhait : le mouvement valaque allait être régularisé et reconnu légitime à Constantinople, lorsque la Russie furieuse fit agir tous ses ressorts près du divan. Le sage Suleïman fut désavoué et remplacé par Fuad-Effendi, créature moscovite, qui laissa les Russes occuper en maîtres la Valachie, et disperser par la force les révolutionnaires.

Favorisée par ces dispositions des peuples, et avec de si belles chances de succès pour le cas d'une résistance sérieuse, comment la Turquie a-t-elle eu la faiblesse de signer le protocole honteux de Balta-Liman. Nul doute que toute la responsabilité et la honte de ces conventions ne doivent peser un jour sur les cabinets de Londres et de Paris :

elles furent pour le ministère français, comme il l'avoua formellement alors, *un embarras de moins;* pour lord Palmerston, elles furent la justification d'une marche obstinément suivie depuis longues années. Mais aujourd'hui l'état des choses a notablement changé. Les triomphes multipliés des Hongrois ont enfin éveillé en Occident des échos sympathiques. L'Angleterre s'est passionnée pour la cause hongroise. La France elle-même, par sa malencontreuse expédition de Rome qui a tourné contre elle toutes les populations italiennes et tous les démocrates du continent, s'est mise hors d'état de neutraliser l'action anti-russe de l'Angleterre à Constantinople, comme en Hongrie. Le cabinet français étant ainsi paralysé, nous le disons avec douleur, au profit de la liberté des peuples, et ne pouvant plus exercer que dans un cercle très restreint son influence réactionnaire, il s'ensuit que la Turquie a maintenant les mains libres. Aussi le premier résultat de cette nouvelle situation pour la Porte a-t-il été de la pousser à interdire désormais à tout corps de troupes russes le passage sur son territoire. Nous nous trompons fort, si cette déclaration, soutenue avec dignité, n'amène pas prochainement les deux empires à une rupture complète.

L'invasion qu'on nous annonce d'un corps hongrois, envoyé par Bem sur le territoire moldave dégarni de troupes russes, est de nature à précipiter le dénoûment. Le sultan rougira de laisser faire plus longtemps dans ses propres États la police par des étrangers. Si les Roumains des principautés saisissent le moment pour proclamer de nouveau un gouvernement insurrectionnel sur les derrières des troupes russes presque toutes passées en Transylvanie, alors le divan turc devra, sous peine d'abandon, se mettre lui-même à la tête du mouvement anti-russe de ses vassaux chrétiens. S'il ne le faisait pas, il risquerait de voir les populations danubiennes, exaltées par l'exemple et la propagande de la Hongrie, proclamer, elles aussi, leur pleine indépendance. Alors ce serait le dernier jour de l'empire ottoman : car, réduit comme l'Autriche à invoquer l'appui moscovite contre ses sujets, il n'aurait pas comme l'Autriche, pour sauver encore une ombre d'indépendance, des soldats-machines prêts à tout faire. Le fanatisme osmanli ne se résignera pas, comme le servilisme autrichien, à combattre de concert et en ligne avec des Russes. Le sultan aurait dans ce cas tous ses *fidèles* contre lui : il n'est pas à croire que son cabinet lui fasse commettre une pareille imprudence, ni qu'il rejette lâchement une occasion si belle, attendue depuis si longtemps, pour venger enfin le croissant de tous les affronts de l'aigle noire. Dans l'hypothèse d'une nouvelle lutte avec le Moscovite, ce ne seront pas seulement les trois principautés danubiennes qui prêteront à la Porte un concours enthousiaste. La Hongrie et la Pologne seront pour elle des auxiliaires inespérés et formidables; et en Occident, l'Angleterre déjà bat des mains dans ses meetings, à l'idée d'une prochaine humiliation du tsar. La Turquie a pour unique mission en Europe d'opposer une digue au torrent russe : le moment est venu pour la Turquie ou de disparaître, ou d'accomplir avec énergie sa mission européenne.

---

### La presse catholique et la Pologne.

Nous avons adressé récemment au journal religieux l'*Univers* quelques observations auxquelles nous serions bien aises qu'il prît la peine de répondre. Notre but serait rempli, si nous pouvions réussir à attirer son attention sur les intérêts qui devraient le toucher aussi vivement que nous, puisqu'ils devront avoir une influence décisive sur l'avenir de l'église.

Nous ne nous dissimulons point la froideur avec laquelle l'opinion publique écarte incessamment cette question de Pologne, quelque grave qu'elle soit pour l'Europe. S'il faut l'avouer, nous ne sommes nullement surpris de cette indifférence. Pourquoi? C'est que nous avons toujours remarqué que la presse française, prise en général, est habituée à envisager toute question du point de vue des passions et du moment.

Il nous semble pourtant que s'il y a en France des esprits dont le devoir serait de se préoccuper d'un semblable état de choses, ce doit être parmi les hommes qui représentent dans la presse le catholicisme. Car ils parlent au nom d'une institution qui embrasse l'Europe et le monde. Quand la papauté agissait, au temps de sa splendeur, un de ses principaux buts était de faire prévaloir entre les souverains les pensées de paix et de droit; et si nous ne nous trompons, aux congrès de Munster et d'Osnabruck, d'où sortirent les traités de Westphalie, le nonce du pape présidait encore en qualité de médiateur.

Nous n'avons pas l'intention de remettre sous les yeux de l'*Univers* le long martyrologe des souffrances de l'Église polonaise depuis 1831. C'est des dangers du catholicisme de Pologne que nous voulons l'entretenir. L'*Univers* ignore-t-il, par exemple, tous les progrès que l'orthodoxie russe peut accomplir à la faveur de l'action de plus en plus prépondérante du tsar dans les affaires religieuses de l'Europe orientale. Quelle est aujourd'hui la politique du tsar? C'est justement d'imprimer un caractère religieux à tous ses actes, de surexciter contre la Pologne les passions du clergé grec de Russie, de Bulgarie et de Serbie.

Aujourd'hui plus que jamais le tsar travaille à se faire reconnaître de tout l'Orient comme pontife orthodoxe : il travaille à propager au sein de la Pologne ces éléments de discorde religieuse qui l'ont si souvent désolée; il essaie en Bohême de réveiller chez les patriotes les anciennes croyances hussites, sous prétexte qu'elles sont la vraie croyance nationale; il cherche enfin en Croatie à exploiter la répulsion des populations pour le latinisme, afin de les pousser vers l'église serbe. Que l'*Univers* ne se fasse point d'illusion à cet égard : deux grandes influences po-

litiques se disputent aujourd'hui l'Europe orientale, l'influence russe et l'influence polonaise. Celle-ci est catholique-romaine comme l'autre est grecque et orientale : et la ruine de la Pologne serait la ruine du catholicisme, non pas seulement sur la Vistule, mais en Bohême, en Croatie, en Dalmatie, en Illyrie! C'est pourquoi le mouvement qui s'accomplit chez les Slaves sauvera la Pologne et ce qui reste de catholicisme dans l'Europe orientale, ou bien ce mouvement aboutira au triomphe du panslavisme russe, et dans peu d'années le catholicisme n'existera plus même de nom parmi les peuples slaves.

Comment donc, organes de la foi catholique, gardiens naturels du droit international, défenseurs de la moralité politique, comment pouvez-vous prêter l'appui de votre approbation à la politique du tsar?

Mais, répliquez-vous, le tsar est l'adversaire né de l'esprit révolutionnaire. Nous vous avons prouvé, dans un précédent article, que l'esprit révolutionnaire n'est pour rien dans les sentiments qui poussent la Pologne à l'insurrection. Permettez-nous d'ailleurs de vous le demander : Avez-vous beaucoup à vous plaindre, vous catholiques, de l'année révolutionnaire qui vient de s'écouler? Si vous répondez franchement, vous répondrez que non. Non, en vérité, vous n'avez rien perdu aux événements qui ont mis à une si rude épreuve et la civilisation moderne, et les hommes de ce temps; votre ennemi, le rationalisme, a été confondu dans la plupart de ses calculs. En même temps les cœurs ont été trop profondément agités pour que le sentiment religieux n'y ait pas gagné beaucoup en énergie. La révolution de février a eu pour vous l'avantage de rendre leur séve à des sentiments que la monarchie bourgeoise et voltairienne avait presque desséchés. Oui, pour revenir vers Dieu qu'elle avait oublié, la société moderne avait besoin d'être remuée jusque dans ses entrailles. Vous seriez bien ingrats d'en vouloir à la République, qui a été pour vous vraiment providentielle. Mais vous seriez plus que maladroits, vous seriez insensés et coupables envers l'Église, envers Dieu et envers les hommes, si vous poussiez votre pieuse horreur de la République jusqu'à fermer les yeux sur les dangers que le tsar fait courir au catholicisme, sous prétexte d'amour de l'ordre. X.

---

**M. Langsdorf et la Revue des Deux-Mondes.**

M. Langsdorf, un des écrivains de la *Revue des Deux-Mondes*, reproche aux Hongrois tous les crimes qui naissent de l'anarchie. En parlant de la mort de Lamberg et de Zichy, il dit : « *C'était bien le drapeau rouge.* » Nous déplorons des crimes de ce genre, quel que soit le parti qui les commet; mais nous les déplorons avec sincérité et sans aucune des arrière-pensées qu'y attache M. Langsdorf. Sa vertueuse indignation est une comédie déplorable et une ruse indigne de la presse française. Quand le gouvernement autrichien faisait égorger en masse les Hongrois en 1831 et les Polonais en 1846, nous le demandons à M. Langsdorf : Était-ce le drapeau blanc? Quand l'Autriche, sans provocation, et en se souillant d'une ingratitude odieuse, démembrait les provinces polonaises, était-elle inspirée par des sentiments de justice internationale? Ce sont les organes même les plus distingués du parti conservateur qui ont affirmé que le renversement de l'ordre social et politique en Europe date du premier démembrement de la Pologne.

L'Autriche recueille les conséquences inévitables des attentats qu'elle a commis. Elle succombe sous la logique implacable et vengeresse de ses actes accomplis librement et avec un effrayant endurcissement de la conscience. Quand vous flétrissez les meurtriers de Zichy et de Lamberg, nous voudrions partager et respecter votre indignation; mais en voyant M. Langsdorf rester parfaitement calme en présence des crimes commis sur les Hongrois, sur les Polonais et sur les Slaves, nous sommes autorisés à vous accuser de l'immoralité la plus odieuse. Les meurtriers d'un seul homme révoltent votre conscience *modérée et honnête*, mais vous prenez sans honte pour vos amis, pour vos protecteurs, les meurtriers de tout un peuple. Nous le dirons à la *Revue des Deux-Mondes*, de semblables jugements infligent aux écrivains qui les prononcent une flétrissure ineffaçable. Insolence et ingratitude pour les peuples qui vous ont tant aimé ; lâcheté et servilisme devant les despotes, qui vous méprisent, malgré tout l'encens que vous brûlez à leurs pieds, voilà votre histoire actuelle.

M. Langsdorf n'a pas même de ces illusions qui, en quelque manière, excuseraient sa haine contre le mouvement hongro-polonais. Il avoue naïvement que la conduite du gouvernement autrichien envers les Hongrois, n'a été que mensonge dès le commencement; que l'Autriche a voulu revenir sur les conventions solennellement proclamées. Donc, toutes les accusations contre les Hongrois tombent d'elles-mêmes. Donc ils ont eu parfaitement le droit de proclamer la déchéance de ces Habsbourgs, qui ne savent gouverner que par la duplicité la plus perfide. D'après vos propres paroles, vous connaissez aussi bien que nous cette Autriche cruelle et parjure : et vous l'appuyez! Tous les vœux de la *Revue des Deux-Mondes* sont pour la conservation de ce monstrueux empire et pour la destruction de ses victimes, les Hongrois et les Polonais.

M. Langsdorf dit encore : « A Francfort on déchire en lambeaux le brave et jeune Lichnovski : il semble que quelque horde de cannibales ait fait irruption au milieu de la civilisation européenne. » Nous condamnons aussi, nous, ce crime déplorable. Mais M. Langsdorf ignore-t-il que Lichnovski, renégat de la nationalité slave, avait réclamé avec fureur l'incorporation à l'empire germanique du duché de Posen et des parties slaves de l'Autriche, c'est-à-dire qu'il avait déchiré en lambeaux la nationalité polonaise, représentée en Prusse par 2 millions d'habi-

tants, et en Autriche par un chiffre encore plus haut. Le cannibalisme germanique et moscovite qui s'acharne sur la Pologne et sur les nations slaves, vous ne le voyez pas. Vous vous inclinez devant ces *mystères de la légitimité*, comme l'a dit un Polonais en parlant des massacres de 1846, organisés et récompensés magnifiquement par le cabinet autrichien. Quand M. Stadion proclame publiquement Szela, ce forçat libéré, cet assassin des enfants, le sauveur de la monarchie, vous vous taisez. Lorsque nous entendrons M. Langsdorf condamner ce cannibalisme monarchique qui s'exerce au milieu de la civilisation européenne, nous admettrons volontiers la sincérité de son indignation contre le meurtre de Lichnovski et de ses pareils.

La *Revue des Deux-Mondes* se charge elle-même, sinon de justifier, au moins d'expliquer la guerre hongro-polonaise. « Un jour d'équité n'efface pas des siècles d'injustices, et les rancunes des peuples ne s'éteignent pas comme celles des individus. » Or, la Pologne, depuis le moment de son démembrement, a-t-elle vu luire pour elle un seul jour d'équité? M. Langsdorf ne saurait nier que toute la conduite de l'Autriche envers la Hongrie n'ait été d'un bout à l'autre une série de mensonges et de parjures. Nous ne saurions, quant à nous, porter sur les dispositions manifestées dans la presse et dans l'opinion française un jugement plus sévère que ceux-là mêmes qui les provoquent et qui en profitent le plus. «En vérité, nous faisons là un triste métier! » s'est écrié M. de Montalembert en constatant les brusques changements d'opinions et de tendances dont la France est aujourd'hui le scandaleux théâtre. Le *Journal des Débats* adresse à lui-même et au parti qu'il représente ce reproche si humiliant: «Nous péchons tous par l'absence du sentiment moral.» Et c'est avec l'absence d'un pareil sentiment qu'on ose se croire autorisé à parler des sublimes dévouements de la Pologne et de la Hongrie. La *Revue des Deux-Mondes* imprime en ce moment des pages qu'elle regrettera amèrement plus tard, quand la France aura recouvré l'usage libre de sa conscience et le sentiment de sa dignité politique. Oui, vraiment, *vous avez là un triste métier*, vous qui compromettez si profondément toutes les alliances naturelles de votre patrie; vous qui, dans votre aveugle haine pour la révolution, appelez le tsar, et travaillez avec tant d'ardeur à l'abaissement et à l'extinction de l'influence française dans l'Europe orientale et slave. E.

## NOUVELLES DIVERSES.

La crise ministérielle s'est terminée en Autriche au détriment des Slaves. M. de Schmerling, le célèbre agent des Habsbourgs auprès du congrès de Francfort, et l'un des représentants les plus avancés du parti de la centralisation germanique, a présidé lui-même à la formation du nouveau cabinet dont il est devenu l'âme. M. Leo Thun, le transfuge bohême, le mauvais génie du congrès de Prague, a pris dans ce cabinet le portefeuille de l'instruction publique. Si de tels faits peuvent se produire sous les yeux mêmes des Russes, qui sont pourtant Slaves, il est clair que l'Autriche est décidée à rester allemande jusqu'à sa dernière heure; et plus que jamais les Slaves doivent désespérer de rien obtenir d'elle pour leur émancipation.

— Le parti de l'alliance maghyare devient dans la Croatie même de plus en plus nombreux. Les cris d'*Eljen Kossuth!* poussés jusque dans les rues d'Agram, ont décidé de nombreuses arrestations de citoyens sur lesquels le tribunal suprême du pays a eu à prononcer le 12 juillet dernier. L'acte d'accusation du juge impérial concluait à la peine de mort et à la confiscation des biens; et le jury, au contraire, a déclaré leur non-culpabilité, se bornant à condamner les plus compromis d'entre eux à quelques jours de prison.

— Les détails qui nous arrivent sur la déroute éprouvée par Ielatchitj le 14 juillet nous montrent combien elle a été complète. Résolu de faire une pointe en avant pour se rapprocher des Russes, le ban avait quitté son camp de Verbas à la faveur d'une nuit épaisse, et s'était porté secrètement sur Hegyes. Mais l'ennemi, prévenu à temps, l'accueillit avec une grêle de mitraille. Après un combat inégal, le ban, écrasé sur tous les points, dut commencer une retraite précipitée qui menaçait à chaque instant de dégénérer en sauve qui peut, et où les vaincus, poursuivis avec acharnement, reculèrent sans s'arrêter l'espace de 22 lieues, jusqu'au delà des retranchements romains. L'intrépidité du ban, toujours le dernier dans cette longue retraite, couvrant de sa poitrine les fuyards sous le feu meurtrier des vainqueurs, permit seule aux Autrichiens de conserver leurs lignes et de gagner, à moitié détruits, une position tenable au cœur de la Syrmie. La conséquence de ce terrible échec fut de jeter aussitôt une masse de honveds sur la rive gauche du Danube, qu'ils occupèrent jusqu'à Novo-Selo. La consternation répandue par cette nouvelle en Croatie fut telle, que le conseil banal mit aussitôt à la disposition du ban toute la garde nationale mobile du royaume, recommandant même aux réserves de vieillards de se tenir prêtes à marcher au besoin. Heureusement pour Ielatchitj, le corps maghyar qui l'avait si bien battu, le voyant réduit à cinq ou six mille soldats épuisés, jugea inutile de le poursuivre; et se reporta à marches forcées vers le nord pour y rejoindre l'armée de Bem et de Georgey. D'un autre côté, Knitchanin, avec ses héroïques volontaires de Serbie, était resté intact dans son camp de Titel, sur le Danube, où il semble attendre une occasion honorable pour regagner ses foyers et retirer son drapeau de cette mêlée ingrate pour lui et pour la grande cause du slavisme dont il rêve de devenir l'émancipateur. Mais, pour le moment, la division qu'il commande semble destinée au triste rôle de former le trait d'union entre les débris de l'armée du ban et les deux avant-gardes russes, qui, arrivant de Pest et de la Transylvanie, s'efforcent d'occuper toute la rive slavonienne du Danube, pour de là agiter la Bosnie, et y terroriser les ennemis de l'influence russe.

— Il est certain que l'insurrection qui vient d'éclater en Bosnie a pour unique but d'appuyer l'armée austro-russe et d'augmenter les embarras des Maghyars. C'est sur la demande formelle des émissaires d'Ielatchitj que les Croates de la Turquie se sont levés. Mais ces Croates de la Turquie, c'est-à-dire de Bosnie, étant par leur religion catholique latine, et par les moines franciscains qui les gouvernent, livrés depuis des générations à l'influence autrichienne, se sont aliéné par là même tous leurs compatriotes bosniaques tant schismatiques que musulmans, qui les ont en aversion, et feront infailliblement tout le contraire de ce qu'ils leur verront faire. Il suffira donc des Bosniaques seuls, sans aucune intervention de la Porte, pour réprimer cette insurrection de la Croatie turque. La vaste et belliqueuse Bosnie pourra fournir sans peine à la cause qu'elle embrassera 50,000 combattants, y compris les Raïas déjà tous armés de handchars, de longs pistolets et de faux. On n'ignore pas les ardentes sympathies de l'aristocratie bosniaque pour les Maghyars. Plus d'une fois déjà elle a spontanément arboré dans ses villes le drapeau tricolore hongrois; et il a fallu toute l'habileté du visir de Travnik pour arrêter ces fougueux spahis, impatients d'aller s'unir à Bem, afin de laver dans le sang moscovite leurs affronts de 1829. Ils n'ont pas oublié non plus l'essai d'invasion tenté chez eux en 1845 par le ban Ielatchitj, alors simple colonel du régiment dit *banal*. Quoique alors ils l'aient battu et repoussé honteusement au delà de la Glinitsa, ils se souviennent de la satisfaction bizarre que l'Autriche exigea d'eux, et qui consistait dans l'envoi aux familles orphelines d'autant de bœufs qu'ils avaient tué d'hommes de la frontière. Ielatchitj est en Bosnie tout particulièrement haï; il y a donc peu à craindre de ce côté pour la Hongrie.

CYPRIEN ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)